

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNING & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS

XI. — JACKSON LE VIRGINIEN. — (Suite.)

La charrette aux bagages contenait, en outre, un petit baril de poudre qui fut enjéré au pied du blockhaus, pour servir de réserve en cas d'attaque.

Il avait encore le soin de l'ambulance, qui contenait une vingtaine de blessés, dont deux soldats anglais.

Il avaient entendu les sourdes menaces de mort que proféraient A la suite de la capitulation et de la catastrophe qui avait mis le fort hors d'état de défense, ces derniers avaient éprouvé de terribles angoisses.



Il tendit sa main crispée vers le sud, un cri rauque et effrayant sortit de sa gorge desséchée.

Tandis que Saint-Preux hâtait ces préparatifs d'une défense désespérée et fortifiait par l'exemple de sa froide intrépidité le courage de ses soldats, Léveillé remplissait avec zèle les fonctions de cuisinier de majordome, d'intendant, que son maître lui avait confiées.

Il était chargé de préparer les vivres et de les distribuer. Dieu sait avec quelle prudente parcimonie il procédait à ces difficiles opérations et quelle éloquence il déployait pour persuader aux pauvres soldats mourrants de faim, qui venaient l'implorer, que le bouillon fait avec des os était cent fois plus nourrissant que le bouillon trop chargé de viande, lequel fatiguait inutilement l'estomac !

autour d'eux les soldats furieux, ils s'attendaient à d'horribles représailles. Ils croyaient que, pour punir l'acte de vengeance de leur commandant et pour se dispenser de nourrir des bouches inutiles, Saint-Preux allait ordonner qu'ils seraient passés au fil de l'épée.

Un soir, c'était deux jours après la reddition du fort, quelques soldats français ivres de rhum étaient entrés dans la salle où ces malheureux étaient couchés sur des monceaux d'herbes fraîches.

Ils avaient tiré leurs sabres en proférant des menaces et, malgré les efforts désespérés de Léveillé, ils allaient peut-être faire expier à ces pauvres diables la mort de leurs camarades et les souffrances

qu'eux-mêmes étaient sur le point d'endurer, lorsque tout à coup Gaston de Saint-Preux, qui avait entendu ce tumulte et ces cris sinistres, s'élança dans la salle l'épée à la main.

— Le premier qui frappa un de ces Anglais est un homme mort ! s'écria-t-il d'une voix tonnante en faisant sauter le sabre de l'un de ses soldats qui touchait déjà la poitrine d'un blessé.

Et, montrant la porte avec un geste énergique, il ordonna aux soldats de sortir.

Alors, se retournant vers le blessé que le sabre d'un de ces furieux venait de menacer :

— Soyez tranquille, dit-il d'une voix douce, il ne vous sera fait aucun mal.

L'Anglais, qui n'avait pas sourcillé en sentant la pointe du fer effleurer sa poitrine, haussa les épaules avec indifférence et siffla entre ses dents en regardant le plafond.

La physionomie de cet homme frappa vivement Saint-Preux.

C'était un solide gaillard dont la taille devait être fort élevée et la force colossale, si on en jugeait par la largeur de ses épaules et par le développement de son cou de taureau. Une forêt de cheveux roux tombait sur ses yeux dont l'expression inquiète révélait l'audace et l'astuce. Des broussailles roussâtres cachaient son menton ; sa lèvre supérieure était découverte, selon une coutume bizarre que les Américains de nos jours ont conservée.

Le calme de cet homme en face de la mort, l'indifférence avec laquelle il avait accueilli les paroles rassurantes de Saint-Preux, avaient excité la curiosité du jeune gentilhomme.

— Êtes-vous grièvement blessé ? demanda-t-il en revenant vers l'Anglo-Américain.

— J'ai le bras traversé d'un coup de baïonnette et j'ai une balle ici, répliqua le blessé qui s'exprimait dans une sorte de patois moitié anglais, moitié français.

Entr'ouvrant alors sa chemise brune, il montra sur sa large poitrine velue une sorte de trou noir où le sang s'était coagulé.

— Cette balle a-t-elle été extraite ?

— Oui, je l'ai retirée moi-même avec la pointe de mon couteau.

— De quelle contrée êtes-vous ?

— De la Virginie.

— Vous êtes de ce pays qui a commencé la guerre contre nous, il y a cinq ans, en envahissant nos possessions à main armée ?

— La terre d'Amérique est à tout le monde, répliqua le Virginien d'un ton rude ; c'est au plus fort à y faire sa place. Nous n'avions plus de terrain pour nos plantations de tabac, il a bien fallu en chercher hors de chez nous. Vous vous défendez bien... mais nous sommes plus nombreux et mieux armés. Dans quelques mois, le Canada nous appartiendra et nous irons planter notre tabac sous les murs de Québec... La terre est fameuse par là, dit-*os*.

En achevant ces mots, le Virginien se roula dans son manteau et refusa de répondre aux autres questions que Saint-Preux essaya de lui adresser touchant les forces et la position des armées anglaises.

Le lendemain, Saint-Preux passait devant la salle basse du blockhaus où étaient réunis les blessés, lorsqu'il vit Lèveillé accourir vers lui.

La figure du digne garçon était toute bouleversée.

— Eh bien ! lui dit son maître, qu'as-tu donc ? pourquoi cours-tu ainsi ? tu as le visage à l'envers...

— Ah ! monsieur le baron, quelle nouvelle !

— Qu'y a-t-il ?

— Ah ! si vous saviez !

— Voyons, parle !... les yeux te sortent de la tête... Aurais-tu aperçu les Anglais dans la prairie ?

— Non. Vous vous rappelez le Virginien ? Ce grand blessé roux qu'un de vos soldats voulait tuer et auquel vous avez sauvé la vie...

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien, il a disparu.

— Disparu !

— Tout à l'heure, lorsque je suis entré dans la salle où sont les blessés anglais, sa place était vide.

— As-tu interrogé ses camarades ?

— Oui, monsieur le baron.

— Quo t'ont-ils dit ?

— Ils ont refusé de répondre.

— Mais cet homme était blessé, il n'a pu aller loin.

— Sa blessure ne le privait que de l'usage d'un de ses bras. Quant à la balle qu'il avait reçue dans la poitrine, elle ne l'empêchait pas de souffler comme un phoque en dormant... il a de bonnes jambes et l'haleine solide ; il doit avoir fait du chemin pendant la nuit !

Saint-Preux congédia Lèveillé d'un geste, puis, baissant la tête d'un air rêveur, il se mit à réfléchir sur ce nouvel et grave incident.

— Cet homme nous a trahis, pensa-t-il ; il court arrêter la retraite des Anglais et les prévenir que nous sommes décimés, privés de munitions, de vivres... Mais ce commandant m'a donné sa parole de retourner au fort Édouard... Voudra-t-il se déshonorer en manquant à son serment ?

Il réfléchit encore quelques instants, puis reprit à voix haute :

— Dans trois jours, les Anglais seront devant nous !... Eh bien ! j'aime mieux cela, nous ne mourrons passottement de faim dans ce maudit fort, comme des renards pris au piège, et nous pourrions du moins vendre chèrement notre vie.

Saint-Preux ne se trompait malheureusement pas.

Les plaintes des soldats et les menaces qu'ils proféraient contre les blessés anglais avaient appris au Virginien que le fort manquait de vivres et de poudre. Il avait aussitôt résolu de rejoindre la garnison anglaise, de révéler au commandant Smith la détresse des Français et de lui faire reprendre le chemin du blockhaus.

Ses blessures étaient peu graves et, d'ailleurs, la fièvre qu'elles avaient allumée dans son sang semblait surexciter encore son énergie naturelle.

Pendant deux jours, il mit prudemment en réserve une partie des vivres qui lui étaient donnés et les cacha dans une sorte de bissac en toile qui lui servait d'oreiller.

Puis, lorsqu'il jugea que ses forces étaient suffisamment revenues pour lui permettre de supporter les fatigues d'une longue marche, il se leva pendant la nuit, passa son bissac autour de son cou et sortit doucement du blockhaus.

La nuit était obscure.

Le Virginien connaissait toutes les issues du fort ; il savait aussi où étaient placées les sentinelles.

Franchir les palissades, se glisser ensuite dans les hautes herbes de la prairie sans éveiller l'attention des soldats placés en fonction, fut un jeu pour cet homme adroit et résolu.

Une fois libre, il se mit courageusement en marche.

Le détachement anglais avait laissé des traces bien visibles de son passage, il était facile de les suivre ; les herbes foulées et fétides indiquaient clairement le chemin.

Le Virginien ne s'arrêta, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Une grande gourde de rhum à laquelle il faisait souvent appel surexcitait ses forces et les empêchait de défaillir.

Enfin, vers le déclin du second jour, il aperçut au loin des flammes vives dans la prairie. C'était le campement de ses anciens compagnons.

Il n'avait plus qu'un mille à parcourir pour atteindre ce camp. Mais pourrait-il y arriver ?

Ses jambes étaient enflées par cette marche excessive ; son bras, qui depuis deux jours n'avait pas été pansé, lui causait d'atroces souffrances ; la plaie de sa poitrine le brûlait cruellement, ces tempes battaient avec force ; il lui semblait que des torrents de plomb fondu circulaient lourdement dans ses veines gonflées.

Tout à coup un nuage passa devant ses yeux, il chancela comme un homme ivre et tomba dans les hautes herbes, la face contre terre.

Une sorte de râle aigu s'échappait de sa poitrine.

Mais son inébranlable volonté survivait à cet anéantissement complet de ses forces.

Il frappait du front la terre humide ; sa main droite, la seule dont il pût se servir, étreignait puissamment les herbes ; des mots entrecoupés sortaient de ses lèvres contractées par la souffrance et brûlées par la fièvre :

— Allons ! vieux Jackson, disait-il, encore un dernier effort et tu seras arrivé... et tu pourras mourir au milieu de tes camarades, au lieu de crever dans la prairie comme un jaguar blessé... Relève-toi et marche !... dix minutes, seulement dix minutes !... Je n'y vois plus... où suis-je ? Je n'aperçois plus les feux des camarades... Se sont-ils remis en route ?... Ah ! s'ils savaient ! s'ils pouvaient m'entendre !...

Il tendit sa main crispée vers le sud ; un cri rauque, effrayant, sortit de sa gorge desséchée et se perdit dans le silence de la nuit.

Il prêta l'oreille ; aucune voix ne lui répondit.

— Malédiction ! murmura-t-il, ils sont trop loin !... ah ! si le Serpent-Rouge était avec eux, il aurait bien entendu le cri du vieux Jackson... il serait venu me relayer, m'aider à marcher.

Il se tut pendant quelques instants. Tout à coup il baissa la tête, ses lèvres se serrèrent convulsivement et ses gros sourcils se contractèrent.

Comme s'il eût rassemblé les suprêmes ressources de son être défaillant, sa main s'enfonça dans la terre humide, son bras se raidit de nouveau comme un ressort vigoureux...

Il se releva.

Mais ses yeux étaient toujours couverts d'un nuage, son sang bouillonnait près de ses tempes.

Au bout d'un instant, il vacilla et tomba lourdement à genoux.

Alors, prenant sa gourde avec un gros effort, le Virginien versa dans son gosier desséché les dernières gouttes de la liqueur de feu.

Puis il déchira la manche de son bras blessé, saisit son couteau, et enfonça la pointe de l'arme acérée dans une de ses veines que la souffrance avait tuméfiées.

Il attendit quelques instants ; le sang ne coulait pas.

Enfin un point noir apparut sur la peau bronzée de son bras, puis un jet de sang rouge et épais tomba à larges gouttes sur l'herbe de la prairie.

Jackson regarda attentivement cette blessure ; une sorte de sourire étrange découvrit ses dents blanches et aigües.

Il lui sembla que le rideau qui obscurcissait sa vue s'entr'ouvrait peu à peu ; un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

Il vit distinctement les feux qui crépitaient au loin dans la prairie. La fièvre qui faisait battre ses tempes s'apaisa ; il retrouva toute la lucidité de son esprit, toute l'énergie de son âme.

— Allons ! dit-il en se relevant de nouveau par un vigoureux effort, ce n'est pas encore ici que tu dois mourir, mon vieux Jackson. Tu reverras tes camarades et tu pourras aller planter ton tabac dans la plaine de Québec !

Il prit une poignée d'herbes, et fit un tampon qu'il appliqua sur la saignée, puis, détachant sa cravate de toile, il se banda adroitement le bras et serra le nœud avec ses dents.

Il s'avança ensuite d'un pas affermi dans la direction du camp anglais.

XII

LE BLOCUS.

Quatre jours après la fuite du blessé virginien, le soldat qui était en faction sur la plate-forme du blockhaus signala une troupe nombreuse qui venait du sud et semblait marcher vers le fort.

L'éveillés s'élança aussitôt au sommet de la tour et fixant ses regards perçants dans la direction que lui indiquait le soldat :

— Ce sont eux ! s'écria-t-il aussitôt... Je reconnais les uniformes rouges !

C'étaient eux en effet.

En tête de la troupe marchaient le commandant Smith et Jackson le Virginien.

Celui-ci n'avait pas eu de peine à décider le major anglais à revenir sur ses pas.

Ces aventuriers anglo-américains qui envahissaient le Canada se souciaient assez peu des lois de l'honneur. Le commandant Smith avait capitulé parce qu'il se sentait hors d'état de lutter contre l'ennemi qui l'avait si audacieusement surpris.

S'il n'était pas revenu immédiatement sur ses pas après l'explosion de la poudrière, c'est qu'il craignait que cette petite troupe française qui s'était emparée du fort ne fût l'avant-garde d'une armée plus considérable. Il ne pouvait supposer qu'une poignée d'hommes se fût aventurée si loin pour tenter un tel coup d'audace.

Néanmoins le commandant Smith ne s'éloignait qu'à regret et sa marche rétrograde était si lente que Jackson put, comme on l'a vu, le rejoindre en moins de deux jours.

Lorsqu'il sut en quel triste état se trouvaient le fort et ses défenseurs, lorsque surtout il reçut l'assurance que cette poignée d'aventuriers n'avaient aucun secours à attendre de M. de Montcalm, le major anglais hésita pas un instant à prendre sa revanche.

Il était maintenant le plus nombreux et le mieux armé, il voulut écraser à son tour son ennemi affaibli.

Rien ne lui semblait plus logique et plus naturel.

L'annonce de l'arrivée inopinée des Anglais avait d'abord causé une vive émotion dans la petite garnison chargée de défendre le fort.

Mais le sang-froid de Saint-Preux en face de ce nouveau danger, les paroles confiantes qu'il adressa à ses soldats en leur rappelant la façon hardie dont ils s'étaient emparés du blockhaus, eurent bientôt raffermi leur courage.

Les Anglais marchaient en colonne serrée.

Lorsqu'ils furent arrivés à trois ou quatre cents mètres du fort, ils firent halte.

Saint-Preux, qui observait leurs mouvements avec attention, remarqua alors, non sans surprise, que leur nombre s'était augmenté depuis qu'ils avaient quitté le fort.

On voyait parmi eux une vingtaine de cavaliers. La troupe, qui n'était forte que d'une centaine d'hommes au moment de la reddition du blockhaus, comptait maintenant environ cent cinquante soldats.

En effet, par un hasard heureux, dès le second jour de sa marche en arrière, la garnison anglaise avait rencontré un détachement qui escortait un convoi de vivres destiné au fort Édouard et qui se composait d'une cinquantaine d'hommes et de vingt chevaux.

Le major Smith avait aussitôt donné l'ordre à ce détachement de se joindre à lui et de prendre, avec les fourgons de vivres qu'il conduisait, la direction du fort Sainte-Anne.

Arrivé devant la position, le chef anglais divisa sa troupe en deux sections.

Tandis que l'une dressait ses tentes et posait ses sentinelles au sud du fort, l'autre faisait un immense détour, tout en ayant soin de se tenir constamment hors de portée de fusil, allait camper au nord, près de la lisière de la forêt.

Les cavaliers gardaient l'intervalle des deux camps, observaient le fort et se tenaient prêts à prévenir toute surprise de la garnison française.

Une fois ces dispositions prises l'ennemi ne fit plus aucun mouvement ; il semblait attendre patiemment un résultat inévitable.

En constatant cette inertie des Anglais, Saint-Preux fronça le sourcil avec inquiétude.

Il ne redoutait ni une attaque ni une surprise, car il comptait sur le courage et la vigilance de ses hommes pour repousser l'un et prévenir l'autre.

Mais, d'après la manière dont il avait disposé sa petite armée, il était évident que le commandant anglais ne méditait pas une attaque de vive force.

C'était un homme prudent, comme l'avait dit le Chasseur de bisons, et il ne voulait pas risquer inutilement la vie de ses soldats. Il comptait qu'un puissant auxiliaire allait bientôt lui venir en aide et réduire promptement les défenseurs du blockhaus. Tranquillement, l'arme au pied, il attendait que la famine eût fait son œuvre.

C'était elle qui devait lui rendre le fort Sainte-Anne, et, si les rapports de Jackson étaient exacts, le moment n'était pas éloigné où les Français exténués, mourants de faim, allaient lui envoyer un parlementaire et lui proposer de capituler.

Lorsqu'il eut compris l'intention des Anglais et qu'il eut vu les dispositions qu'ils avaient prises pour le bloquer étroitement, Saint-Preux se demanda avec angoisse quel était le parti auquel il devait s'arrêter.

Il ne fallait pas compter sur le secours de M. de Montcalm. Le retour imprévu des Anglais renversait les espérances qu'il avait pu concevoir de ce côté. Il n'avait plus de vivres que pour trois jours ; M. de Montcalm n'avait évidemment pas le temps de venir à son aide.

Devait-il essayer de se frayer un passage à main armée ?

Certes, les quarante braves qu'il avait sous ses ordres auraient eu facilement raison de l'une des deux troupes anglaises ; une sortie faite la nuit, avec vigueur, pouvait réussir.

Il aurait ainsi sauvé quelques-uns de ses soldats, mais il fallait alors abandonner le fort, et M. de Montcalm lui avait ordonné d'y tenir à outrance.

Il n'avait donc qu'un seul parti à prendre, et c'est à ce parti qu'il s'arrêta froidement, résolument.

Il réunit ses soldats et leur dit :

— Mes amis, nous sommes perdus, mais nous avons reçu l'ordre de rester ici et nous y resterons jusqu'à notre dernière bouchée de pain... Ensuite je vous prévins que je ferai sauter le blockhaus et, s'il reste quelques vivants parmi nous, ils tâcheront d'échapper aux Anglais et iront dire à M. de Montcalm que les défenseurs du fort Sainte-Anne ont fait leur devoir.

Les soldats accueillirent sans un murmure, sans une plainte, cette froide et terrible décision.

Ils retournèrent au poste qui leur avait été assigné et, l'arme au pied, comme les Anglais, ils attendirent.

Deux longs jours se passèrent.

Vers la fin de la deuxième journée, Saint-Preux appela Léveillé.

— Combien as-tu encore de vivres, lui demanda-t-il.

Le pauvre garçon baissa la tête.

— Ah ! monsieur le baron, murmura-t-il d'une voix affaiblie, nous sommes bien malheureux. J'ai eu beau réduire les rations et ne donner à ces pauvres diables que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Il me reste dix onces de farine, deux livres de bœuf salé, un peu de lard et quatre pintes d'eau au plus.

Saint-Preux réfléchit un instant.

— Tu distribueras cela aux malades et aux blessés, dit-il enfin avec un soupir.

— Et les autres ?

— Les autres... tant qu'ils pourront tenir un fusil, ils resteront debout derrière la palissade... Et après... que Dieu ait pitié de nous et nous fasse la grâce de bien mourir.

Léveillé se retira lentement.

Alors Saint-Preux remarqua que le pauvre garçon pouvait à peine se traîner et s'appuyait au mur pour ne pas tomber.

— Qu'as-tu donc ? dit-il aussitôt ; es-tu malade ?

Léveillé se retourna péniblement et son maître fut frappé de la vigueur de ses joues et de la pâleur livide répandue sur son visage ordinairement si gai et si réjoui.

— Ce n'est rien, monsieur le baron, dit-il, un peu de faiblesse...

— Mais tu vas tomber, mon pauvre Léveillé, tu es à une paleur mortelle...

— Ne faites pas attention, monsieur le baron. c'est le changement de régime...

— Le changement de régime ? s'écria Saint-Preux. Comment donc ! mais c'est-à-dire que tu meurs de faim.

— Je ne suis pas un soldat, murmura Léveillé d'un air résigné, je ne suis qu'une bouche inutile, il est juste que mon tour arrive un peu plus tôt... L'essentiel est que monsieur le baron puisse commander jusqu'au bout... et monsieur le baron doit comprendre...

— Oui, je comprends ! s'écria vivement Saint-Preux, je comprends que tu t'es sacrifié pour moi et que, depuis plusieurs jours peut-être, tu t'es privé de ta ration de vivres pour me la donner... Et tu crois que j'accepterai cela ?

Saint-Preux courut prendre un morceau de biscuit et une gourde de rhum qui étaient sur une table voisine et, les plaçant devant Léveillé :

— Tu vas manger et boire devant moi, dit-il.

Et comme Lèveillé hésitait :

— Jo te l'ordonne, poursuivit-il.

— Monsieur le baron, fit le brave garçon, je vous assure que je n'ai besoin de rien. Vous comprenez qu'en ma qualité de cuisinier j'ai tout à souhait. J'ai fait ce soir un excellent souper... un souper de roi !... Jo vous avouerai même que j'ai mangé avec excès : c'est peut-être cela qui m'a fait mal.

— Mange et bois, ici, devant moi, répéta Saint-Preux : je ne veux pas que tu meures, entends-tu ?...

Puis, pour vaincre les dernières hésitations de son fidèle serviteur :

— Il faut que tu retournes en France, dit le jeune gentilhomme dont un triste nuage vint voiler le beau regard... Il faut que tu portes à ma mère mon dernier adieu... mon dernier souvenir !

— Du moment où vous me l'ordonnez, monsieur le baron, répliqua Lèveillé en secouant la tête, j'obéis... mais c'est vraiment pécher que de faire un pareil abus de nourriture, tandis que tant de malheureux...

En réalité, le pauvre garçon n'avait pas mangé depuis trois jours et la façon dont il dévora le morceau de biscuit que lui tendait son maître donnait un singulier démenti à ses protestations et à son refus.

Lorsqu'il eut terminé, Saint-Preux lui remit deux lettres qu'il venait d'écrire :

— Demain, dit-il, le fort Sainte-Anne aura cessé d'exister et j'aurai tenu ma promesse de ne pas me rendre... Le baril de poudre est au pied du blockhaus... Ceux qui aimeront mieux mourir que de devenir les prisonniers des Anglais viendront se réunir auprès de moi près du drapeau qui surmonte cette tour et tout sera dit... Mais toi, tu dois vivre... tu porteras cette lettre à M. de Montcalm, puis, dès que tu le pourras, tu t'embarqueras pour la France et tu remettras à ma mère le dernier adieu qui est renfermé sous cette autre enveloppe... Et, maintenant, aide-moi à me déshabiller... Voilà trois jours que je n'ai pas fermé l'œil et je veux bien dormir cette dernière nuit !

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

I

— Ainsi, c'est bien une visite d'adieu que vous nous faites ?

— Hélas ! oui, Madame : d'ici longtemps, je le crains, je ne jouirai plus de votre charmante hospitalité.

— C'est inouï !... Je ne puis me figurer que vous allez vivre hors de Paris.

— Cependant, je pars demain ; et peut-être ai-je rendu mes regrets encore plus amers en venant passer ma dernière soirée avec d'aimables amis, dans un intérieur si complètement parisien.

Un gros soupir suivit ces paroles, tandis que le regard de Robert Varoy errait autour de lui avec une certaine tristesse.

Le salon de madame Dornier était en effet tout parisien, — fit, élégant, encombré de tableaux, d'objets d'arts, de plantes précieuses, de brochures et d'albums.

Deux lampes en cuivre ciselé, dont la lumière puissante était

adoucie par des abat-jour en cristal dépoli, d'une pâle nuance vert d'eau, étaient posées sur la petite cheminée de marbre blanc, et les reflets ardents des bûches enflammées faisaient de temps à autre étinceler dans les coins sombres les riches cadres des tableaux, ou chatoyer le satin craudois des tentures.

Robert le connaissait de longue date, ce joli salon, qui peuplait fréquemment une société intelligente et gaie.

Les hôtes étaient jeunes, brillants, un peu futile, peut-être, — le mari, peintre de talent, la femme spirituelle et jolie. Le jeune homme les avait trouvés seuls ce soir-là, et le charme de leur intérieur agissait vivement sur son esprit.

Madame Dornier regardait le feu d'un air réfléchi, comme si la flamme capricieuse et brillante eût dû lui fournir la solution de quelque problème difficile ; tout à coup, elle releva les yeux sur son mari, qui tisonnait en face d'elle ?

— Pourriez-vous vivre en province, vous Édouard ?

— Mais... cela vaut encore mieux, à tout prendre, que de se jeter dans la Seine, répondit le peintre en souriant, et Robert prétend qu'il n'avait pas d'autre alternative. Cependant, j'ai peine à comprendre qu'il n'ait pas trouvé ici une place quelconque...

— Une place à douze ou quinze cents francs, ce qui est tout ce qu'on peut espérer quand on n'a pas d'aptitudes spéciales ? interrompit vivement Robert. Grand merci, mon cher ! Je ne suis pas assez spartiate pour vivre de brouet, et si je dois porter des habits râpés, je ne saurais me résoudre à les étaler devant les témoins de ma splendeur passée !

— Mais vous avez des connaissances si influentes !

— Bah ! quand le moment est venu d'avoir recours à tous ces gens-là, ils n'ont pu que m'envoyer me perdre au fond de la province, et l'on m'assure que jo suis encore bien heureux, à vingt-huit ans, de gagner tout d'un coup des appointements de quatre mille francs sans y avoir d'autres titres que les services et l'influence de mes amis.

— Et votre délicieux mobilier, qu'en faites-vous ? demanda madame Dornier.

— Il a passé en grande partie sous le marteau du commissaire-priseur. J'ai fait un choix des meubles les plus simples, qui m'arriveront là-bas dans quelques jours.

— Ce pauvre M. Robert ! dit la jeune femme sans pouvoir retenir un sourire, comme il dit d'un air lugubre : « là-bas ! ». Ce n'est pas même une sous-préfecture ?

— Pas même une sous-préfecture.

— Et nous vous reverrons ?...

— Quand j'aurai trouvé quelque héritière poitevine dont la dot me permette de laisser là ma perception.

— C'est cela ! dit gaiement M. Dornier. On assure que le désintéressement et la sentimentalité, absolument bannis de nos capitales, germent encore dans ces lointaines provinces. Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire à une jeune fille, fût-elle très difficile. Seulement choisissez-la présentable.

Mme Dornier frappa joyeusement des mains.

— Oui, oui ! dit-elle, amenez-la nous bientôt, nous en ferons une Parisienne... Et vous appelez votre future résidence...

— Marsay.

— Marsay ! Qui parle ici de Marsay ? s'écria une voix jeune et bien timbrée.

Robert se retourna vivement.

Sur le seuil du petit salon, soulevant d'une main la portière de tapisserie, se tenait une femme de haute taille, mince et svelte, vêtue d'une robe de cachemire toute garnie de jais, et dont la

tête fine et pâle était enveloppée d'une sorte de mantillo en dentelle de laine noire.

— Ma chère Andréa ! s'écria madame Dornier avec un plaisir sinistre, quelle aimable surprise ! Entrez, venez vite vous chauffer ; le temps est glacial, ce soir. Il pleut, n'est-ce pas ?

La jeune fille, laissant retomber la portière, embrassa madame Dornier, tendit la main à son mari, et répondit au salut de Robert par une légère inclination de tête.

— Merci ! dit-elle, étant sa mantillo, et jetant sur le jeune homme un coup d'œil rapide, mais perçant. Je m'approcherai très volontiers du feu ; je ne viens pas en voiture, moi !

Et comme pour prouver ce dire, elle étendit sous le bord de sa robe un pied mince et cambré, dont l'étroite bottine, en effet, était humide de boue.

Robert fit à part lui la réflexion que ce pied était fort petit, et se demanda si ce mouvement devait ou non être mis sur le compte de la coquetterie. Mais la nouvelle venue avait des allures si franches, si vives, si décidées, qu'on hésitait à l'accuser d'artifice.

Elle s'assit sur une chauffeuse très-basse, et déboutonna ses gants.

— Mademoiselle Andrée, dit, M. Dornier, je crois que vous n'avez jamais rencontré chez moi mon ami Varoy ?— Robert, mademoiselle Bausset, une amie de pension de ma femme.

— Une très-jeune amie ! dit madame Dornier en souriant. J'étais déjà une ancienne élève lorsque Andrée fit son entrée dans la petite classe, chez madame Serval. Comment avez-vous pu réussir à vous échapper ce soir ? ajouta-t-elle, s'adressant à la jeune fille. Votre croquemitaine vous laisse si peu de loisirs, que je ne m'attendais pas à votre visite.

— Oh ! c'est un vrai hasard ! madame de Maurel a consenti à accepter une invitation de soirée. Si vous l'avez vue, ma chère !... Une robe de velours aux plis majestueux, écrasant son infiniment maigre personne, et un édifice de dentelles et de fleurs sur la tête, avec une certaine plume se balançant tout en haut, et offrant l'agréable illusion d'une girouette sur une cheminée !... Enfin, vous savez, on la cherche sous ce fatras, une vraie caricature !

— Et pourquoi ne lui avez-vous pas donné un conseil à ce sujet ? demanda en souriant la jeune femme.

— Moi !... D'abord, je vous prie de croire que le droit de conseil m'est absolument dénié dans la maison. Ensuite, j'ai la méchanceté de me réjouir en la voyant douée d'autant de laideur qu'elle a de malice.

— Pourquoi rester chez elle, si vous y êtes vraiment mal traitée ? dit M. Dornier, saisissant les pinces, et se remettant à tisonner.

— Bah ! toutes les vieilles femmes sont méchantes, parce qu'elles sont jalouses ; et j'aime encore mieux lire des romans à madame de Maurel et me promener dans son antique calèche, que d'apprendre la grammaire à de turbulentes petites filles. Que voulez-vous ! Il faut se rompre aux circonstances, et accepter même les situations pour lesquelles on n'était pas née.

Ses brillants yeux noirs, soudain assombris, se reposèrent un instant sur Robert, qui l'écoutait, attentif, puis elle secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune, et reprit :

— Voyons, assez parlé de tout cela. Vous savez que lorsque je viens ici, c'est pour oublier pendant quelques heures que je suis la compagne à gages de madame de Maurel, et le jouet de sa méchante humeur. Racontez-moi quelque chose d'amusant.

N'ai-je pas entendu le nom de Marsay, quand je suis arrivée ? Qui va à Marsay ? Qui connaît cela ?

M. Dornier désigna Robert d'un geste.

— Voici, dit-il, le futur perçoitteur de Marsay. Mon ami n'a jamais vu sa nouvelle résidence, et il serait enchanté, j'en suis sûr, si quelqu'un pouvait le renseigner à ce sujet.

— Monsieur ne me paraît cependant pas fort enthousiasmé de la perspective d'y vivre !... Je ne connais Marsay que très-imparfaitement. Nous trouvant jadis dans le Poitou, mon père m'y avait menée pour voir deux parents éloignés, qui portaient notre nom, et avec lesquels il avait été élevé. L'un d'eux était un personnage fort désagréable, fort despote, riche autant qu'avare, et qui s'occupait, je crois, de négoce. L'autre, son frère, un brillant officier de spahis, passait un semestre dans sa ville natale, jetait l'argent par les fenêtres, et se laissait admirer par tous, à commencer par sa femme, qui était littéralement à genoux devant lui, et qui semblait toujours se demander en quoi elle avait mérité l'honneur suprême de fixer le choix du beau capitaine. Le rôle d'idole était vraiment fait pour ce superbe Gaston ; en revanche, il ne ménageait ni les sourires, ni l'amabilité. Marsay était alors et doit encore être aujourd'hui un affreux amas de maisons noires et de grands murs de jardins ; il s'y trouve un bijou d'église gothique, que ces barbares laissaient enserrée d'une hideuse ceinture d'échoppes, et une promenade, solennelle et triste comme une allée de cimetière, avec la distraction des épitaphes en moins, sur laquelle j'allais étaler mes petites toilettes parisiennes, et jouer avec les fillettes de l'endroit. Quant au mouvement de la ville, il était si complètement nul qu'on se mettait machinalement aux fenêtres quand une charrette passait.

— Marsay a pu changer, dit M. Dornier, s'enfonçant dans son fauteuil, et jetant un regard encourageant à Robert, qui avait écouté d'un air moitié gai, moitié piteux.

— Changer ! ! Mon cher monsieur, j'ai chez moi, je veux dire chez madame de Maurel, un presse-papier en bois pétrifié, qui conserve immuablement ses veines et sa couleur, sous la dureté et le froid de la pierre. Il me fait toujours songer à Marsay, qui a dû, lui aussi, passer sous la fontaine pétrifiante... Avez-vous un bon estomac, monsieur ? demanda-t-elle, s'adressant à Robert.

— Mais oui, mademoiselle ! Est-ce que j'aurai à digérer aussi des cailloux dans le genre de votre presse-papier ?

— Pas précisément ; mais êtes-vous de force à faire quatre repas par jour ?

— Quatre repas !... Oh ! il me sera permis, je pense, de régler cette question à ma guise !

— A votre guise ! Quelle erreur ! s'écria Andrée en levant les bras au ciel. Agir à sa guise dans une petite ville !... Vous aurez une cuisinière du pays ; elle tiendra à ses quatre repas, elle ! De là, la nécessité de vous les servir... Jouez-vous aux boules ?

— Quelquefois... à la campagne, dit Robert, ne pouvant s'empêcher de rire.

— C'est une des attractions de la promenade sépulcrale dont je vous parlais. On y ôte sans façon sa redingote, et on s'y livre à cette récréation, aussi rustique qu'innocente. Enfin, monsieur... Ceci est une question d'un genre tellement intime que je me demande s'il me convient de la poser ; mais, après tout, une demoiselle de compagnie n'est pas une jeune fille comme les autres. Avez-vous... comment dit-on cela, monsieur Dornier ? avez-vous... la tête solide ?

— La tête solide ! répéta Robert, surpris.

— Oui, pouvez-vous boire beaucoup de champagne ou un nombre illimité de verres de bière ?

Madame Dornier éclata de rire.

— Allons, dit-elle, vous êtes trop originale, ma chère ! Est-ce donc là une des occupations des habitants ?

— Comment ! mais c'est une des principales ! Le vin, la chasse, le jeu des boules, voilà ce qui remplace pour eux l'Opéra, le boulevard, le bois. C'était ainsi il y a douze ans, et rien n'a dû changer.

— La perspective que vous m'offrez est réellement peu séduisante pour un homme qui éprouve déjà tant de regrets de quitter Paris, dit Robert en souriant. Je veux croire que vous exagérez.

— Voyons, André, s'écria gaiement madame Dornier, allez-vous nous persuader que, si précoco que vous ayez pu être, une enfant de dix ans est capable de faire des observations de ce genre !

André la menaça de son doigt fin.

— Indiscrette ! dit-elle. Grâce à vous, toute personne possédant ses quatre règles pourra maintenant dire son âge : Ne savez-vous pas qu'on doit respecter ces secrets-là ? Mais vous avez raison ; je parle surtout d'après mon père, qui détestait cordialement son p...³.

— Oserai-je demander si vos parents s'y trouvent encore, mademoiselle ? dit Robert.

Le front blanc de mademoiselle Bausset se creusa d'un pli profond, et elle resta un instant silencieuse.

— Oui, répondit-elle enfin. L'un est toujours riche, avare, et célibataire. L'autre a vécu en prodigue, et, ayant mangé la fortune de sa femme, il est revenu échouer dans sa petite ville, où la modicité de l'existence matérielle lui permet de vivre de sa pension de retraite. Il est veuf et a une fille unique. Mais je vous déclare que je n'ai conservé de relations avec aucun des deux frères. Quand j'ai perdu mon père, et que je me suis trouvée sans ressources, je me suis adressée à eux. Le colonel Bausset m'a écrit un billet débordant de bienveillance, m'assurant en même temps de sa bonne volonté et de l'impossibilité où il était de m'aider. L'autre m'a déclaré durement que mon père s'étant ruiné en folles entreprises, je devais en porter la peine, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de m'envoyer cent francs, en attendant que je trouvasse un emploi. Bref, chacun d'eux cultive l'égoïsme à sa manière, et je ne les ai plus troublés de mon ennuyeuse personnalité.

Elle se tut, et regarda le feu d'un air sombre. Robert l'étudiait curieusement, se demandant ce que cette gaieté de tout à l'heure pouvait cacher d'ambition et de rancunes, ou bien de courageuse résignation et de fière dignité. Mais le problème lui parut insoluble.

— Faisons-nous la musique ? dit tout à coup mademoiselle Bausset, se levant brusquement et se dirigeant vers le piano.

Le pli de son front était effacé, et un brillant sourire éclairait de nouveau son fin visage.

Elle promena quelques instants ses mains sur le clavier, puis commença un brillant rondo de Bethoven. Elle était extrêmement élégante et gracieuse au piano. Ses petits doigts chargés de bagues volaient littéralement sur les touches, tout en faisant ressortir la note sentimentale qui résonnait au milieu de ce mouvement rapide, et une nuance plus rose colorait ses joues délicates.

Quand le sourire qui lui était habituel n'éclairait point sa physionomie, sa beauté, d'ailleurs incontestable, semblait froide

et hautaine. Son profil classique, ses yeux d'un brun foncé, ses cheveux d'un noir bleuâtre donnaient à son visage une certaine dureté ; mais son visage était le plus mobile du monde ; l'entrain et la joie, la mélancolie et la langueur s'y succédaient continuellement, multipliant les effets d'admiration que produisait cette belle figure.

Ce qui plaisait peut-être davantage à Robert, c'est qu'elle était vraiment « Parisienne, » avec son costume simple, mais chiffonné avec goût, son parler plein de charme, son tour d'esprit entraînant.

Comme elle finissait, la pendule sonna onze heures.

Elle se leva.

— Mon joli rêve est fini, dit-elle, reprenant sa mantille. Je redoviens Cendrillon, et rentre bien vite avant le retour de madame de Maurel. Puis-je prier votre femme de chambre de me reconduire ?

— Permettez-moi de vous accompagner, s'écria M. Dornier, se levant vivement.

— Non, non, répliqua-t-elle, l'arrêtant d'un geste. Vous savez quelles sont nos conventions ; nous sommes presque voisins, et je puis m'échapper quelquefois pour vous voir ; mais si je vous dérange, je ne reviendrai plus. N'insistez pas, c'est sérieux !

Elle restait debout, remettant ses gants avec soin.

— A quelle heure vous couchez-vous, Laure ? demanda-t-elle tout à coup.

— Mais entre onze heures et minuit, répondit madame Dornier, je suis une femme très-raisonnable, d'habitudes fort rangées !

— Eh bien ! à minuit, pensez quelquefois à moi ; dites-vous que chaque soir je lis depuis neuf heures, essayant en vain mes inflexions les plus monotones pour endormir une vieille femme maussade que le sommeil fuit, hélas ! et qui ne songe jamais que mes pauvres jeunes yeux, à moi, participent encore aux distributions quotidiennes de « l'homme au sable. »

— Pauvre Andrée ? murmura madame Dornier d'un ton de sympathie.

La jeune fille tendit au peintre sa main gantée, embrassa son amie, et salua Robert en disant :

— Mille plaisirs à Marsay, monsieur ! Ne prenez pas tout à fait au sérieux ce que je vous ai dit, et si vous voyez mes oncles, ne leur dites pas trop de mal de moi !

Lorsque madame Dornier, qui l'avait reconduite jusque dans l'antichambre, revint dans le salon, elle dit en se rasseyant d'un air pensif :

— Cette pauvre fille, élevée dans un milieu aisé, est réduite à une position déplorable, la plus réelle et la plus pénible des servitudes. Sa gaieté excite toujours mon admiration.

— Pourquoi reste-t-elle chez cette vieille folle, qui est vraiment sans cœur et sans égards pour elle ? demanda M. Dornier.

— Trouverait-elle mieux ! Là, du moins, ses peines sont relativement bien rétribuées.

Le peintre sourit.

— N'aurait-elle pas conçu l'espoir vague, mais délicieux, d'amener un jour à l'autel le séduisant Léon de Maurel ? demanda-t-il.

— Oh ! que vous êtes méchant ! s'écria sa femme, indignée. Elle est à la fois trop franche et trop étourdie pour songer à quelque chose de ce genre. Allez, monsieur Varcy, vous ne trouverez pas à Marsay de plus mauvaise langue que votre ami ! ajouta-t-elle en riant malgré elle.

Robert se leva pour prendre congé. Des adieux pleins de

cordialité lui furent adressés ; il embrassa d'un dernier coup d'œil le petit salon confortable, les tableaux rayonnant dans l'ombre, les délicates porcelaines, les riches plantes vertes, et aussi les visages aimables et intelligents de ses hôtes, puis il rentra tout songeur et tout triste, dans son appartement de garçon, où régnaient le désordre d'un emballage commencé.

Il parcourut du regard sa chambre encombrée de caisses, et aperçut gisant à terre, un petit étui en maroquin d'un brun fauve.

Il se baissa, le prit, et, ayant essuyé la poussière qui le couvrait, il en tira une « Imitation de Jésus-Christ, » à la reliure usée et aux feuillets jaunis. Sur la première page était inscrit le nom de jeune fille de sa mère. « Anna de Verdier. » Il porta à ses lèvres cette ligne d'écriture fine et élégante, car il conservait, dans un recoin sacré de son cœur, une sainte adresse pour cette mère qu'il n'avait pas connue. Puis il feuilleta le petit volume d'une main distraite.

Ce livre était en sa possession depuis de longues années, jamais, cependant, il n'avait songé à profiter de ses pieux enseignements, et il s'aperçut pour la première fois qu'un grand nombre de passages étaient soulignés, ou indiqués en marge, aux endroits où les feuillets étaient le plus usés.

Son regard tomba d'abord sur ce verset, marqué d'un léger trait rouge :

« Car ceux mêmes qui parlent, qui sont-ils ? Un néant ! Ils vont s'évanouir avec le son de leurs paroles ! Mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. »

Il tourna deux pages, et le crayon rouge attira de nouveau ses yeux :

« Aucun bien temporel ne saurait te remplir, car ce n'est pas pour en jouir que tu as été créé. »

« Toute consolation humaine est sans durée.

« La seule heureuse, la seule vraie, est celle que la vérité fait sentir intérieurement. »

Il ferma le livre et resta rêveur. Ces paroles mystérieuses, cette langue inconnue éveillaient dans les profondeurs de son âme je ne sais quel vague écho.

Il chercha à secouer ces idées nouvelles.

— Mysticisme ! murmura-t-il. Le temps s'est écoulé, et tout ce bagage religieux ne peut plus qu'entraver la marche du progrès moderne et de la pensée !

Soudain, comme pour répondre à cette phrase sceptique, à ce lieu commun, argument vulgaire et sans portée, sa mémoire lui retraça, vive, nette et pour ainsi dire visible, cette phrase divine :

« La vérité du Seigneur demeure éternellement. »

— Qu'est-ce que la vérité ? se dit-il, sans se douter qu'il répétait la parole jetée insouciantement au Christ par Pilate, il y a bientôt dix-neuf siècles.

Comme Pilate, aussi, il n'attendit pas la réponse que Dieu murmure aux âmes de bonne volonté.

Il enveloppa le livre, alluma un cigare, et parcourut de nouveau son petit appartement désert tout en prêtant mélancoliquement l'oreille aux bruits de la rue qu'il entendait pour la dernière fois dans ce joyeux Paris.

Cependant, une corde muette avait vibré en lui. Il se passerait peut-être longtemps avant qu'elle résonnât de nouveau ; mais la mère chrétienne qui avait laissé derrière elle ce parfum de piété, cette semence précieuse, priaît au ciel pour son enfant aveugle.

II

Le train de Paris venait de s'arrêter à une petite station isolée dans la campagne vendéenne.

Il pouvait être sept heures du matin ; mais l'obscurité de la nuit se dissipait lentement, car une pluie fine et froide tombait sans relâche, et le paysage, à peine visible dans le brouillard, n'offrait à l'œil que de vastes, — champs, prairies ou marécages, sur lesquels se détachaient des rangées de chênes maigres et ébranchés.

Le chef de gare remonta en frissonnant le collet de son pardessus.

— Il pleut donc toujours, dans ce pays ? dit la voix malsaine d'un employé du train.

— C'est le temps de la saison, répondit philosophiquement le chef de gare.

La portière d'un wagon de première classe s'ouvrit précipitamment, et un homme enveloppé dans un vêtement garni de fourrures sauta à terre.

— Il existe bien une correspondance pour Marsay, coïncidant avec ce train ? demanda-t-il, portant la main à sa casquette de voyage.

— Oui, monsieur, l'omnibus est là.

Le jeune homme se hâta de se mettre à l'abri dans la salle d'attente, pendant qu'on jetait fort irrévérencieusement sur le quai deux grandes malles cerclées de cuivre.

Un homme en blouse bleue, porteur d'une casquette galonnée, et sur les épaules duquel était jotté un manteau à triple collet, s'approcha aussitôt.

— C'est-y pour Marsay, mon gentilhomme ?

— Oui, répondit brièvement le voyageur.

Il resta dans la salle d'attente pendant qu'on hissait ses bagages sur un véhicule qui gémit si bruyamment sous leur poids, qu'il conçut des doutes sérieux sur la solidité de cette antique charpente.

Au moment où l'on achevait de boucler la bâche sur les malles, un employé parut, portant une bourriche.

— Pour le colonel, Pierre, dit-il.

Le cocher tourna et retourna la bourriche.

— Je vais la mettre dans l'intérieur, répliqua-t-il, car l'eau pourrait la gêner, là-haut, la bâche est trouée. Le colonel donne de bons pourboires quand on prend soin de ses paquets.

Le voyageur monta dans l'omnibus, non sans avoir jeté un regard inquiet sur les maigres chevaux attelés de cordes.

— A quelle distance sommes-nous de la ville ? demanda-t-il.

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le Journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : " Feuilleton Illustré, Boîte 1686 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL